

## **Entretien avec Gregory Bernard et Julien Berlau**

### **Quel a été le point de départ en terme de production ?**

GB : Au départ on s'est dit que pour être complètement libre il fallait faire un film avec un petit budget et que ce soit la seule contrainte. Pourquoi attendre 3 ans pour faire un film ? Pour être libre, il ne faut pas dépendre d'un gros casting. Beaucoup d'acteurs ont très envie de travailler avec Quentin, mais cela nous aurait confronté à des problèmes d'agenda. On peut faire un film plus onéreux, mais ça demande du temps pour réunir l'argent, mettre un casting en place, et du coup ne plus rien laisser au hasard et amoindrir la liberté créatrice de l'artiste. Quentin est un artiste complet. Il fait tout : il écrit, cadre, réalise, fait le montage. C'est son œuvre, totalement. Quitte à faire un film totalement libre, nous avons tous les deux envie de vivre une aventure en forme de cliché cinématographique : tourner en Anglais à Los Angeles.

JB : Quentin s'est parfaitement adapté à cette contrainte. L'idée de toute façon était de faire un film en moins d'un an. Il nous a donc livré le scénario assez rapidement. Aller vite, c'était son désir, dès le départ.

### **Est-il plus cher de faire des films aux Etats-Unis qu'en France ?**

JB : Il se trouve que la conjoncture nous a été très favorable, puisque cette année le cinéma américain traverse une crise importante. Tourner aux Etats-Unis coûte donc moins cher, à condition d'entrer dans certaines cases définies par le système américain, qui a l'avantage d'avoir différentes règles adaptées aux différents types de productions. Si vous rentrez dans ce que le syndicat des acteurs appelle les « low budget agreements » notamment.

GB : Nous avons eu de la chance en terme de timing. Ce film a quand même failli être annulé plusieurs fois ! J'ai vécu le moment atroce où j'ai du annoncer à Quentin que nous ne pourrions pas tourner faute de moyens ; Julien et Quentin sont restés motivés et positifs et ça a suffi pour que nous décidions d'y aller coût que coûte. C'est parce que nous avons une envie indestructible de le faire que *Rubber* a vu le jour. Julien a lui même prêté de l'argent au dernier moment. Il y avait une énergie, une totale confiance en Quentin qui nous ont portés de bout en bout. On croyait suffisamment dans le résultat final pour se permettre de prendre des risques.

### **Etait-ce facile de trouver des financements après *Steak* ?**

GB : *Steak* est un film culte, mais qui en même temps n'a pas du tout marché en salle par rapport à sa promesse de distribution. Aller voir Canal Plus avec un nouveau film de Quentin Dupieux n'était donc pas évident. Mais les gens de la chaîne ont très rapidement décidé d'investir un peu d'argent. Ils ont compris notre urgence et ça a permis au film de se faire.

### **Comment convaincre t'on quelqu'un de produire un film dont le personnage principal est un pneu ?**

GB : Les gens de Canal Plus ont aimé le scénario, tout simplement. Ils nous ont fait confiance alors qu'ils ne savaient pas exactement à quoi allait ressembler le film, même si le résultat final est très proche du scénario. Ils ont fait un pari, comme nous,

d'une façon un peu pirate.

JB : Les américains aussi aimaient beaucoup le scénario. Quelques grosses pointures comme Matthew Modine étaient très intéressées. Le scénario les a fait rire, ils ont immédiatement accepté la dimension de comique absurde du projet. Il s'est passé la même chose quand nous avons présenté le projet à Arte et à Wild Bunch et à Elle Driver qui s'est engagé très vite à nos cotés pour les ventes internationales et nous a aidé à financer le film.

### **Comment avez vous rencontré Quentin Dupieux ?**

GB : Je le connais depuis un moment déjà. J'adore le *Non Film*. J'ai tanné Quentin pendant longtemps pour qu'il accepte que je le produise car je crois énormément en son talent. De plus c'est quelqu'un qui n'annonce jamais quelque chose qu'il ne va pas faire, ce qui instaure immédiatement un climat de confiance. Ce qu'il a fait aux Etats-Unis sur le tournage était époustouflant. Très rapidement l'équipe a été soudée derrière lui. Tout s'est déroulé de manière harmonieuse. Il sait parfaitement s'adapter à tous les impondérables. Par exemple il n'était pas satisfait des résultats de nuit, notamment sur une scène de feu. Il a donc décidé, très rapidement, de modifier le scénario pour ne tourner que des scènes de jour.

### **Vous avez travaillé en équipe réduite ?**

JB : Il y a probablement eu plus de gens qu'on pourrait imaginer pour ce type de film. Au total, l'équipe comprenait une petite trentaine de personnes, ce qui est relativement peu au regard d'un tournage américain où très rapidement on atteint la centaine.

GB : Chacun était occupée à plusieurs tâches. Tout le monde a mis la main à la pâte.

### **Vous n'étiez pas inquiets à l'idée que Quentin Dupieux réalise son film avec un appareil photo, sans chef opérateur ?**

GB : Au contraire. Lorsqu'on a décidé de faire ce film, nous sommes aussitôt allés acheter ce fameux Canon 5D. Pendant que Julien commençait à se poser la question des repérages, nous sommes allé faire un test en Corse, au soleil couchant et le résultat a été dingue. Quentin a immédiatement su comment tirer parti de cet appareil. Il a tout de suite été très à l'aise avec ça. Il a d'ailleurs ses petits secrets d'utilisation. C'est après visionnage de cet essai que Canal Plus nous a donné son accord. Et c'est la même chose avec Elle Driver, la filiale de Wild Bunch.

JB : Néanmoins nous avons pris pas mal de risques. Nous n'étions pas certains, en disant oui au projet que tout le monde nous suive. Nous avons du avancer de l'argent, ce que généralement il vaut mieux ne pas faire, ce qui n'est en tout cas pas recommandé dans les écoles de production.

GB : Et de toute façon, le coût d'une annulation sur un projet pareil est énorme par rapport aux risques encourus. En pariant sur le film, nous étions certains d'avoir quelque chose à présenter, même inabouti, y compris si personne n'était venu se greffer sur le projet. C'est tout de même plus gratifiant et il faut considérer ça comme une aventure. Aujourd'hui on peut considérer que le pari est rempli, tant d'un point de vue esthétique qu'économique.

### **Est-il facile de trouver de l'argent pour un budget bien en dessous de la moyenne ?**

GB : C'est plus facile mais c'est plus long. *Rubber* n'est pas un film facile. Faire le film avec un budget de 5 millions d'euros aurait été entrainer les gens dans quelque chose d'un peu aléatoire. Le film, tel quel, a sa propre logique économique.

JB : Avec comme point de départ l'idée de faire un film en un an, il fallait de toute façon que le budget reste relativement faible.

GB : De plus l'objectif principal c'est d'être libre. Plus ça coûte cher, moins on est libre. Ce qui est normal, car les gens qui investissent beaucoup vous demandent de rendre des comptes. Avec un budget réduit, les financeurs sont beaucoup plus aventureux. L'autre avantage, c'est que la façon dont on tourne dans cette économie restreinte fait qu'on n'a jamais le temps de s'ennuyer. Chaque changement de cadre ne nécessite pas trois heures d'attente. Quentin identifie le cadre qu'il veut et en 5 minutes les choses sont prêtes.

### **Y a t'il eu des moments d'angoisse tout de même ?**

GB : Oui. La veille du tournage nous nous sommes rendus compte que le pneu ne marchait pas. Il a fallu redéfinir le plan de tournage et en quelques jours nous avons réussi à reconstruire un pneu télécommandé avec un Géo Trouvetout local ! Finalement on a eu mieux que ce qu'on espérait. Nous avons tout fait avec l'intelligence de Quentin et la volonté tenace d'un patron d'effets spéciaux locaux.

### **Vous tenez finalement le même discours sur les vertus du caractère artisanal du film que Quentin Dupieux, tant d'un point de vue artistique qu'économique.**

GB : Personnellement ce sont des conditions de travail que j'aime beaucoup. Et je ne vais pas me plaindre qu'il dépense peu d'argent ! Il a d'ailleurs tellement aimé cette manière de faire avec cet appareil photo qu'il va avoir du mal à revenir en arrière.

JB : D'autant que le résultat, une fois kinescopé en 35mm, est magnifique. C'est d'une telle simplicité d'utilisation que tout est rendu à l'artiste.

GB : Continuer à faire des films produits aux alentours de 1 millions d'euros, avec un temps d'attente considérablement réduit entre la première étincelle et l'objet fini, ce sont des conditions idéales. Ça nous oblige à être libre, et ça incite les partenaires à suivre le mouvement. Ce qu'on ne peut pas faire avec un gros budget. C'est magnifique d'avoir ce rapport là avec les partenaires. On peut se permettre de lancer une machine en espérant que d'autres viendront s'accrocher à cette machine.

### **Tout ça aurait-il été possible il y a quelques années ?**

JB : Sans doute, mais pas avec cette extraordinaire qualité d'image. La révolution tient aussi au fait qu'on se rapproche de plus en plus du 35 mm. Cela dit, de telles conditions de production supposent tout un tas de concessions de la part du réalisateur. Pas de chef opérateur par exemple. Tout le monde n'est pas forcément capable de faire comme Quentin, s'occuper du scénario, de la photo, de la musique, etc.

GB : C'est tout l'intérêt de la démarche. Quentin perdra peut-être un certain nombre

de personnes en cours de route, puisqu'il n'est jamais démonstratif, n'explique pas forcément ce qu'il faut ressentir à tel moment en ajoutant une petite musique indiquant s'il faut rire ou avoir peur. Il défend une vision à la fois maîtrisée et instinctive, totalement libre, dans laquelle il donne une grande liberté aux spectateurs. Nous ne ferons probablement pas l'unanimité. On ne sait pas comment le public va réagir, ni comment la profession va réagir. Nous avons le sentiment que, comme pour la musique, le public est en train de reprendre un certain pouvoir et une autonomie. Il est aussi en attente de quelque chose de moins passif ; un moment où il va devoir faire quelques efforts délicieux pour contempler le film.

Dans *Wall E* et dans la plupart des films où un objet prend vie, le spectateur est systématiquement pris par la main avec la musique, les yeux expressifs, le montage, la réalisation.

Quentin est toujours attentif et il évite cette facilité. Le spectateur se sent un peu abandonné ; il ne sait pas vraiment où il est. C'est le principal reproche que l'on fera au film. Mais c'est sans doute surtout la principale qualité de *Rubber*. Sa liberté contamine le spectateur. Le combat est sur l'écran mais aussi dans la salle. C'est un esprit de guérilleros et j'espère que nous pourrons le garder sur les prochains films.